

Hello.

Ci-joint le texte sur l'industrie de la grotte de glace. J'espère que ce sera pas trop jesaipasquoiphobe.

Hesitez pas si vous avez des retours.

Une tape dans le dos.

Yann

En voiture SimonE !

En Espagne, en Grèce ou en France

Ils vont polluer toutes les plages

Et par leur unique présence

Abîmer tous les paysages

Renaud, chanteur à la veste retournée

Il faut commencer par rouler une bonne demi-heure sur l'immense moraine qui s'étend sur des centaines de km². Elle témoigne de tout ce à quoi, transpirant sa race, le glacier a dû renoncer depuis la fin du XIX^e siècle. Avant ce brutal dégel, une période de refroidissement¹ avait permis à celui-ci, mais aussi à ses congénères, d'être au top de leur forme depuis le dernier âge glaciaire, lorsque tout le nord de l'Europe était recouvert d'une carapace gelée et que les glaciers des Alpes avançaient jusqu'à Lyon. Se retrouver nez-à-nez avec des Lyonnais n'était, déjà à l'époque, pas une expérience plaisante, alors le glacier avait vite fait demi-tour, se contentant de déposer quelques blocs sur les collines de la Croix-Rousse. Mais ceci est une autre histoire dont on ne retiendra ici que l'excellente faculté d'appréciation des glaciers.

On roule sur la moraine, disions-nous, et cela ressemble de plus en plus à un orchestre de marteaux piqueurs tellement le vieux camion, transformé en bus et monté sur des roues grosses comme celles d'un tracteur, tremble de tous les côtés. Excités par ce qui leur a été vendu comme une aventure et par l'approche de la langue glaciaire, les pax² affichent le sourire de rigueur : le moment a déjà été vécu virtuellement par le truchement des réseaux sociaux. Ironiquement, la majorité passe de nouveau à côté car leurs regards sont absorbés exclusivement par les écrans, calés entre leurs doigts, qui filment ce qu'ils devraient regarder. En jetant un furtif coup d'œil sur le rétroviseur, le chauffeur, comme la veille et sans doute comme le lendemain, ne peut que s'incliner devant ce triomphe implacable de l'aliénation.

L'information déprimante sur la situation de recul du glacier ces dernières décennies parvient bon gré mal gré aux oreilles des téléspectateurs. Sale époque pour les climatosceptiques. Le bougre semble pressé d'en finir et recule d'une centaine de mètres chaque année. Sous l'influence d'un réchauffement naturel à la fin du 19^e siècles, il a commencé à reculer timidement pendant une quarantaine d'année, avant que les effets des activités humaines sur le climat n'accélérent ce processus. Désormais incontrôlée, la machine s'est emballée il y a environ un demi-siècle et, propulsée à la fois par sa propre inertie et par la fuite en avant marchande, elle est en roue libre. Les glaciers Pyrénéens, pour ceux qui existent encore, se réduisent désormais à peau de chagrin. Mais les grandes calottes septentrionales ne sont pas en reste. Seule leur taille leur permettra de résister un peu plus longtemps car à priori, elles dégoulinent bien davantage que leurs collègues des hautes montagnes européennes. La beauté des paysages masque ces faits

¹ Connue sous le nom de petit âge glaciaire, elle s'étend, selon les études, du XIV^e à la fin du XIX^e ou du XVI^e à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit d'une période de léger refroidissement, ayant néanmoins eu de sérieuses conséquences sur les sociétés humaines. A ne pas confondre avec les périodes glaciaires proprement dites, d'une durée d'environ 100.000 ans et dont la dernière, le Würm, s'est terminée il y a environ 20000 ans. Nous sommes depuis dans une période interglaciaire connaissant elle-même de petites fluctuations, parmi lesquelles le petit âge glaciaire est la mieux connue.

² Terme à la base emprunté au novlangue des compagnies aériennes, il s'agit de l'abréviation de « passagers ». Repris par les agences de voyages, les hôtels et les tours operators, il offre par sa sonorité la croustillante possibilité de confondre marchandise et être humain..

terribles. On cherche dans l'immensité de cet inlandsis à faire mentir l'indéniable réalité des faits, ou à se rassurer. Mais ceci est de nouveau une autre histoire, de psychologie et de mentalité collective, de recherche d'alibi.

Chaque année, il faut donc rouler quelques minutes de plus pour pouvoir se garer à proximité de la langue glaciaire. C'est une des exigences de l'industrie du tourisme contemporain : rendre accessible à la masse des lieux qui ne l'étaient, il y a à peine une ou deux générations selon les pays, qu'en mouillant le maillot. Alors il faut régulièrement creuser et prolonger des pistes dans ces portions de moraines à peine libérées de leur coque gelée afin que le glacier et le parking maintiennent leur étroite relation de proximité, et ce pour le plus grand bonheur de la paxerie mondiale qui, généralement, déteste marcher. On leur a vendu de la belle glace bleue sous une météo débonnaire, d'immenses grottes de glaces dont descendraient du plafond des stalactites géants, des recoins idoine pour s'adonner corps et âme au selfie... bref, la sempiternelle promesse d'images « à couper le souffle ». Et tant pis pour les asthmatiques. Sur ce contenu-là, on ne leur a peut-être pas menti. L'environnement est brutalement beau. C'est autre chose que les monts du Lyonnais. Ça torche des culs, comme disent poétiquement les Québécois pour signifier que ça envoie du bois. Mais ce que cachent les photos de ces plaquettes, identiques d'un tour operator à l'autre, c'est la masse qui s'agglutine derrière le photographe. Les sourires obligatoires affichés sur ces milliers de selfies pris chaque jour au même endroit sont aussi artificiels qu'éphémères. Même les situationnistes des années 60 n'avaient pas imaginé plus parfaite symbiose entre l'humain préfabriqué et le paradis marchand. La scène se répète indéfiniment de 8h du matin jusqu'au coucher du soleil à un rythme soutenu : chaque groupe fait pression sur le précédent pour à son tour rapporter le cliché, mis en ligne dans les minutes qui suivent et qui donnera au reste du réseau social l'envie de rapporter le même trophée ; et ce jusqu'à épuisement de la classe moyenne mondiale. Les soirées diapo des grands-parents avaient au moins le mérite de ne rendre jaloux qu'une poignée d'amis ou de voisins, sans déclencher un effet d'imitation aussi industriel.

Cramponnés au Smartphone sur les glaciers septentrionaux d'aujourd'hui, plus personne ne semble vivre l'instant ; mais qui le vivrait dans un tunnel de glace aussi bondé qu'une rame de métro ? La contemplation est une pratique révolue à l'heure où l'objectif ne réside plus que dans celui de cocher des cases. Les guides, importés par container du monde entier, ne gèrent pas une randonnée glaciaire : ils gèrent du flux, de la circulation dans ces tunnels de glace qui sont le passage obligatoire et attendu de cette excursion au parfum d'aventure in vitro. Il s'agit de minuter strictement le temps et de contrôler sévèrement l'espace dont les groupes pourront profiter pendant quelques minutes – pas plus -, car déjà arrive le collègue et son groupe assoiffé de glace bleue, prêts à bousculer les précédents. Et même si la menace de se faire piétiner sous les crampons des suivants ne planaient pas, il s'agit de ne pas perdre trop de temps afin d'effectuer une deuxième rotation, voire une troisième ou quatrième pour les croisés du chiffre d'affaire. Les tour operator, face à l'explosion de la demande et ayant de toute façon la garantie de voir leurs sorties presque systématiquement bondées, ne se soucient plus de qualité depuis longtemps. La demande est tellement forte que tout est nivelé par le bas. Les pax à qui l'on a vendu des paysages vierges se retrouvent, en haute saison, entassés dans ces grottes surexploitées, encadrés par des guides spécialisés qui, souvent, n'avaient jamais vu un glacier à peine quelques semaines plus tôt. Dans une grande proportion des cas, on préfère les exposer aux aléas météo, braver tempête ou grotte partiellement inondés plutôt que d'annuler la sortie et procéder au déchirant remboursement. C'est un peu la version nordique du canyoning où le client, comprimé dans sa combinaison et pressé par les groupes qui le talonnent, rit jaune en pataugeant dans ces bassins mi-eau mi-urine.

Il faut donc se dépêcher de donner des explications sur le modelé environnant. Certains guides rabat-joies en rajoutent une couche sur la catastrophe en cours. Car si les langues glaciaires reculent de 100 à presque 400 mètres par an selon leur exposition et selon le profil météorologique de l'année écoulée, cet effet spectaculaire du réchauffement masque la perte de glace en épaisseur : projeté un siècle en arrière, le guide et son groupe se retrouveraient ensevelis sous 150 mètres de glace. Il faut grimper de presque 1500 mètres pour enfin atteindre

la ligne d'équilibre des glaciologues, c'est-à-dire l'altitude à partir de laquelle le bilan de masse du glacier devient positif. Retenons ceci de ce jargon : l'altitude à partir de laquelle il y a davantage d'accumulation de cette neige qui, au terme d'un lent processus de tassement, se transformera en glace, que de fonte. Au dessus de cette courbe de niveau, le glacier grandit. En dessous, c'est la récession. La classe moyenne mondiale est réunie : Indiens en sandales, Chinoises en jupe, Américains à mobilité réduite, Français grincheux etc. Alors le tout se fait dans la langue de Shakespeare, ou plutôt de Tarantino – il faut bien vivre avec son époque et prendre acte du désintérêt mondial pour le théâtre. Les touristes français s'énervent : il est scandaleux que les explications ne soient pas données dans leur langue, si riche et raffinée braillent-ils. On leur a répété depuis leur naissance qu'ils parlent la langue la plus belle du monde et qu'ils viennent du pays le plus beau du monde. Et, nouvelle histoire de psychologie mais qui tourne cette fois à la psychiatrie, ils y croient dur comme fer ! Truc de ouf ! L'éducation et la culture nationale sont un appareil de propagande diablement efficace. Une vraie fabrique de mythomanes. On repère facilement les ressortissants de ce pays à leur taille modeste surmontée d'une gueule de deux mètres de long. Ils ont cette particularité génétique d'être encore plus stressés en vacances qu'au boulot. Avant les sorties, on n'entend qu'eux dans les réfectoires des guesthouses. Dans un brouhaha de couverts et de déglutition, on les voit tantôt s'engueuler, tantôt commenter à n'en plus finir chacune des composantes du buffet devant lequel, méfiants, ils stagnent de longues minutes. Ça débat sec sur le parfum des confitures, la croustillance des céréales ou la fermentation du yaourt, avant d'angoisser à propos du déjeuner et du dîner. Le Français vit à l'heure du prochain repas, et endure les heures passées hors de table comme une parenthèse ennuyeuse qui heureusement lui permettra de déployer l'étendue de sa mauvaise humeur et de son complexe de supériorité. Le monde entier se fout de sa gueule mais, aveuglé par son égocentrisme, il se croit envié. Rompu à ce genre de public, le guide en fait abstraction et se lance dans les habituelles explications sur la couleur de la glace, les formes de relief glaciaire, les échantillons de l'atmosphère passée emprisonnés dans les strates de glaces millénaires, sur un ton monocorde ou au contraire enthousiaste, selon son état de fatigue et selon son habilité à créer des dispositifs visant à ne pas sombrer dans la routine d'un métier qui, parfois, s'apparente à du travail à la chaîne. Quelques calembours bien placés lui permettront d'assurer son pourboire quotidien, sauf, bien entendu, si son groupe n'est composé que de Français ou, pire, que de Lyonnais.

Le secteur du tourisme, depuis une vingtaine d'année et avec l'arrivée massive d'une forte demande sur le marché (classe moyenne chinoise cherchant à rattraper des décennies de consommation perdue, génération babyboom européenne à la retraite etc) s'est contentée de faire la même chose que les autres industries : créer de nouveaux besoins. Le succès de cette campagne est avéré : il semble que l'on soit passé à côté de sa vie si l'on a pas parcouru de grands paysages glaciaires en superjeep, observé des éléphants gambadant dans la savane, des aurores boréales en sirotant un digestif, des éruptions volcaniques sans marche d'approche ou les ruines de Matchu Pitchu en téléphérique. « *Je veux voir ça une fois dans ma vie* », soufflent régulièrement les pax à leur guide, angoissant à l'idée de ne pas atteindre le minimum de spectacle requis pour intégrer les standards de la classe moyenne mondiale. Car en voyage, le pax parle surtout des voyages déjà fait et des voyages à faire, dans sa résolution totale de ne pas profiter de celui en cours. Pour le français, cette anxiété se manifeste par une tension nerveuse incessante et contagieuse. Vivement la reprise du boulot pour décompresser ! Ceux qui ont réussi à sortir de leur carrière professionnelle sans maladie grave s'en colleront une en vacances. Si l'on se replonge à peine vingt ans en arrière, on pouvait encore prétendre mourir en paix sans avoir gravi chaque échelon du tourisme international. Depuis à peu près la même époque, les hautes latitudes sont à la mode. L'ours blanc détrône doucement la girafe. Sur le terrain, on assiste à ce spectacle ironique d'une humanité se pressant d'aller admirer les paysages qu'elle est bien résolue à faire disparaître. Habile et cynique, le service communication de certaines agences s'est emparé de ces faits en invitant leurs clients à se ruer vers ce tourisme de la dernière chance. Dépêchez-vous d'aller chouffer les icebergs flottant au milieu des phoques, car dans quelques années, ce sera foutu.

Compactée sous le toit transparent de la grotte de glace, la foule réunie nous fait oublier que nous nous trouvons dans un environnement très spécifique. Après avoir créé de nouveaux besoins, l'industrie du tourisme a dû les massifier pour répondre aux perspectives de fréquentation croissantes et engranger de juteux profits. Un comportement tout à fait classique sur une planète où la seule ligne d'action est la croissance infinie de la marchandise. Les chiffres et les prévisions peuvent la conforter dans son fanatisme : en 2024, le tourisme international devrait dépasser son niveau d'avant covid, c'est-à-dire toucher des niveaux jamais atteints précédemment.

En ces hautes latitudes très prisées, le paradoxe veut que ce soit en transformant en Disney Land les témoins les plus clairs de la catastrophe en cours que le rouleau compresseur s'exprime. L'impératif de croissance dicte un façonnage intense du territoire qui lui-même dicte une fréquentation exponentielle de ces paysages fraîchement saccagés. Enfin, les plus visionnaires cherchent à s'affranchir des contingences saisonnières et météorologiques qui empêchent une partie de l'année l'accès à ces grottes. Premier souci dans le cas qui nous intéresse : la saison. A la différence du déterrage de blaireau, la sortie en grotte de glace est une activité saisonnière et facilement accessible. Pas besoin d'être l'un de ces braves qui, après avoir enfumé un terrier, peut tirer à bout portant et toute l'année le sympathique plantigrade. Selon les glaciers, c'est seulement une fois l'automne plus ou moins avancé qu'un état des lieux est dressé et que les premiers repérages débutent. Les grottes de glace sont le résultat du grignotage du glacier par l'eau de fonte tout au long de la belle saison. Elles sont, de fait, impraticables en été, lorsque de petits cours d'eau de fonte ruissellent à la surface du glacier. Croisant sur leur chemin une dépression, ils la creusent jusqu'à ce qu'elle atteigne des dimensions allant jusqu'à plusieurs dizaines de mètres de diamètre. On appelle ces trous éparpillés à la surface du glacier des moulins. Une fois le moulin excavé, l'eau doit trouver une échappatoire en direction de la langue glaciaire. Profitant, comme elle le fait partout, des faiblesses du terrain (crevasses, cavités diverses, grottes creusées les années précédentes), elle creuse et élargit des galeries, particulièrement en cas de températures élevées et/ou en cas de pluie. Lors du retour du gel, ces cavités et tunnels vidangés constituent les grottes de glace proprement dites. L'objectif est alors de repérer les grottes suffisamment grandes pour garantir la sensation d'aventure, de les aménager afin que l'accès soit le plus simple possible et que la circulation y soit fluide. Enfin, il s'agit de débusquer la perle rare qui exige le moins de marche d'approche possible, donc collée à l'extrémité de la langue glaciaire. Quelques semaines de travail intense sont nécessaires, à coup de pioche et de perforateurs afin d'élargir les passages trop étroits, d'aplanir les sections accidentées, de poser des mains courantes, de tailler des marches, de faciliter l'écoulement des eaux en pratiquant des drains, de construire des petits ponts pour franchir les canaux d'écoulement les plus larges, de protéger l'entrée de la grotte par un toit, en ayant préalablement acheminé les poutres et planches nécessaires à tout ce gros œuvre. On en était encore là il y a quelques années. C'était le bon vieux temps. Puis la demande a explosé. Devant les solides garanties de retour sur investissement, les entreprises ont rivalisé de mégalomanie pour s'affranchir toujours plus des contraintes limitant cette accessibilité. L'aménagement et l'accessibilité sont une chose. Mais, réchauffement climatique oblige, les hautes latitudes ou altitude ne garantissent plus d'être protégé d'un redoux avec température positive et chute de pluie, y compris en hiver. Plus efficace que le soleil, la pluie est un redoutable outil d'accélération de la fonte des glaces. Certaines entreprises se dotent donc d'immenses pompes afin d'évacuer les eaux qui perturbent l'accès à la grotte et endommagent le travail effectué, voire menacent la grotte d'effondrement avant la fin de la grosse saison... Plus délirant encore, la grotte peut tout simplement être creusée ex nihilo, comme on disait à Rome. Ainsi, la plus grande grotte de glace du monde a été creusée 25 mètres sous la surface du Langjökull, deuxième glacier d'Islande. 5500 m³ de glace ont été excavés pour obtenir un tunnel de 500 mètres de long, 3,5m de large, 3m de haut, ouvert au public toute l'année. Plus *pax friendly*, tu meures ! Plutôt fiers de leur connerie, ces urbanistes du gel se vantent sur leur site du travail effectué, fruit de la coopération

de la crème de l'ingénierie du pays³. On peut désormais, en toute sécurité bien entendu, venir toute l'année admirer cette glace « *crystal blue* ». Pour monter jusqu'à la grotte, il faut prendre un camion porteur 8x8, un ancien véhicule lance-missile de l'OTAN, qui a été intégralement aménagé afin de pouvoir rouler sur le glacier. Le cul bien au chaud, vous vous retrouvez transportés à une altitude de 1260m sur les hauteurs de la calotte glaciaire, et ce « *dans presque n'importe quelles conditions météo*s ». Tout a été prévu pour assurer en continue l'arrivée des touristes et du brouzouf. La grotte est ainsi pérenne car, contrairement aux autres cavités exploitées par des tour operator, elle n'est pas située à basse altitude. Chaque été, avec le retrait glaciaire galopant, ces dernières disparaissent tout bonnement, et il faut en repérer et aménager de nouvelles présentant un potentiel touristique une centaine de mètre en amont des anciennes, c'est-à-dire à peu de chose près là où se situera le nouveau parking ! En excavant une grotte sur les hauteurs de la calotte glaciaire, on atteint une altitude proche de la fameuse ligne d'équilibre du glacier évoquée plus haut : la perte en épaisseur annuelle est très limitée, du moins pour le moment. Afin d'assurer une rentabilité pendant quelques années, les galeries ont été creusées 25 mètres sous la glace. Si, dans le cas des grottes situées plus bas, il faut en cette époque de réchauffement une bonne dizaine d'années pour perdre 25 mètres d'épaisseur de glace, la fonte est beaucoup plus lente en altitude. Enfin, les précipitations sous forme de pluie sont bien plus rares à cette altitude qu'au niveau de la mer. Le risque d'inondation est d'autant plus faible que, située en amont du glacier, elle n'est pas menacée par une arrivée soudaine des eaux de fontes canalisées dans les réseaux sous-glaciaires qui filent vers l'aval, coulant d'une grotte à l'autre. L'impact du creusement de la grotte est balayée d'une affirmation chiffrée : 5500 m³ de glace, ce n'est rien comparée aux 195 km³ de glace que représente le glacier. Certes. Quiconque tenterait d'avancer une argumentation en faveur de la préservation du milieu sauvage sera stoppé net : la vocation de la sortie consiste à sensibiliser le public à la fonte des glaciers consécutive au réchauffement climatique. Qui ne remarquera pas le ridicule de la situation ? Mais pax de la dernière chance et entrepreneurs du désastre s'accordent tacitement sur une chose : faire semblant de ne pas voir. Les explications sur la catastrophe en cours, le public s'en lustre le piston : n'importe quel intervenant vous le confirmera. Et rien de tel pour s'en convaincre symboliquement que d'observer le magnétisme qu'exerce le gros camion, alors que la sortie n'a même pas commencé.

Les possibilités de sorties sont déclinées de manière à ce que tout porte-monnaie puisse prétendre à quelque chose : sortie classique avec acheminement en camion suivie d'une visite encadrée par un guide ; sortie combinée motoneige puis visite de la grotte, sortie privée à l'écart des gros groupes etc. En Chine, on reproduit des versants montagnards dans de gigantesques hangars maintenus à -4°C pour y bâtir des pistes de ski indoor ouvertes toute l'année. En Islande, on aménage tellement les calottes glaciaires qu'il ne manque guère plus qu'une route goudronnée à la surface pour que l'excursion soit intégralement urbanisée. Savoir laquelle de ces deux sorties est la plus naturelle ou authentique ferait couler beaucoup d'encre : zone industrielle transformée en montagne ou montagne transformée en zone industrielle ? Qui qu'il arrive, ces deux activités qui relevaient des mois d'hiver peuvent maintenant se pratiquer toute l'année moyennant une destruction – toujours vendue comme raisonnable – de l'environnement. Dans quelle mesure ce modèle de grotte intégralement creusée va-t-il être reproduit ? Les plus cinglés, tel le maire de Tignes qui, il y a quelques années, cherchait des investisseurs pour faire construire sa piste de ski indoor, ne seraient-ils pas tentés de faire creuser des grottes de glace pérennes dans les derniers glaciers des Alpes dépassant encore plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur ?

Pour une fois, on ne pourra pas reprocher aux *gabachos*⁴ d'avoir été incapables de prendre leur mal en patience. Mais même s'ils auront râlé tout au long de la sortie, ils ne résisteront pas à l'envie, de retour au pays, de roucouler en faisant défiler la galerie de leur Smartphone, le museau barbouillé de ces viandes en sauce qui leur ont tant manqué. Ils vanteront sans doute les

³ Pour en savoir plus sur ces vantardises et voir des photos du camion, allez sur www.intotheglacier.is

⁴ Littéralement « mauvaise herbe », c'est ainsi que les Espagnols, perspicaces, appellent les Français.

qualités de cette excursion car, après tout, quoi de pire que d'admettre s'être fait couillonné. Mais à n'en pas douter, leur prochaine excursion sera sans doute une sortie spéléo-fondue, les operators ingénieux ayant compris que conjuguer la soif d'aventure et la voracité du Français serait intéressant. En attendant la via ferrata – cassoulet ou la slackline – choucroute...

Après avoir dévasté les montagnes pour les besoins d'une industrie du ski qui a fait son temps, l'impératif d'extraction de valeur dans les espaces naturels se concentre sur ce qui tient encore ou promet de tenir encore quelques années. Une sorte de traumatisme atavique causé par des siècles de vie dans des conditions plus dures qu'en plaine a poussé bien des montagnards à accepter à tout prix l'afflux d'argent, dans la peur d'un retour à des conditions plus austères. Cette même logique suicidaire s'observe, à une ou deux générations d'écarts, aussi bien dans les Alpes qu'en Islande. Une logique d'apprenti sorcier qu'il importe de montrer du doigt dans ces territoires de haute latitude ou de haute latitude qui, bien plus rapidement qu'en plaine, ont déjà dépassé la fameuse barre des 2°C de réchauffement.